Une pièce salée patois de 1740

Autor(en): **Lièvre, Lucien**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **26 (1921)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684953

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une pièce salée en patois de 1740.

par M. L. LIÈVRE, professeur à Porrentruy.

C'est du gros sel, mais c'est du sel.
V. R.

Dans une jolie pièce poétique, où il célébrait nos patois jurassiens, Virgile Rossel posait avec mélancolie cette angoissante question :

„Vos jours seraient-ils révolus,
Chers idiomes de la patrie?
Seriez-vous une fleur flétrie
Condamnée à ne fleurir plus?
Vos jours seraient-ils révolus?"

Et combien d'autres, après notre poète, ont poussé le cri d'alarme en signalant la menace de disparition qui plane sur nos vieux parlers du pays.

Dans plusieurs des vallées du Jura, le patois local n'est déjà plus qu'un souvenir. Personne ne le parle plus, personne ne le comprend plus.

C'est en particulier le cas pour la vallée de Tavannes, où, seules de très vieilles personnes, conservent encore le souvenir du langage d'autrefois, sans pourtant le pratiquer encore.

Et de ce patois de la vallée de Tavannes, il ne nous était resté presque aucun témoin écrit, si ce n'est quelques traductions de récits bibliques, de paraboles et l'un ou l'autre couplet de vieilles chansons [1].

Mais, voici un petit événement qui marquera dans la littérature patoise de la Suisse romande. Il y a quelques mois, M. Frey-Blanchard, instituteur à Malleray, me signalait un manuscrit en patois provenant du Fuet ou de Saicourt et qui ne pouvait qu'à grand'peine être déchiffré, attendu qu'il ne se trouvait plus au village que deux vieillards qui entendissent encore quelque chose au vieux langage du terroir. M'étant fait communiquer ce manuscrit, je reconnus avec un vif plaisir qu'il s'agissait bien de patois de la Vallée de Tavannes, plus spécialement du patois du petit vallon d'Orval sur la Trame où se trouvent le Fuet, Saicourt, Saules, etc.

[1]) Cf. Rossat : Ses différents travaux sur les chansons patoises du Jura.

Le document, fort bien conservé, comprend une seule pièce intitulée *Comédie nouvelle*. Ce morceau dramatique, qui embrasse les 38 pages du manuscrit in 12, est divisé en onze scènes plus ou moins correctement séparées les unes des autres. Il ne porte aucun nom d'auteur mais renferme la date de 1739, époque à laquelle il aurait été écrit.

Il serait donc contemporain du fameux poème des *Painies* écrit en 1736. Mais comme le poème des *Painies* n'est en somme qu'une adaptation „vadaise" d'un imprimé en patois de Besançon, il se trouverait que notre manuscrit de la *Comédie nouvelle* serait le plus ancien texte original en patois du Jura.

D'ailleurs les *Painies* de Raspieler offrent le caractère d'une œuvre littéraire : le style en est sinon soigné, du moins étudié. Le naturel du récit a, de par cela même, un peu perdu de sa saveur et l'on sent bien, par endroits, l'effort que l'auteur a dû faire pour satisfaire aux exigences du nombre et de la rime. Parfois aussi la syntaxe des *Painies* fleure la phrase française, et l'on reconnaît alors que l'auteur a conçu l'idée en français d'abord, pour la transcrire ensuite en patois. Par ci par là, des mots français détonnent dans le texte et font croire que Raspieler a voulu les appliquer à dessein pour mettre mieux en relief une expression caractéristique. Cela dit d'ailleurs sans intention d'amoindrir le mérite de l'auteur des *Painies,* auquel nous avons toujours reconnu un réel talent, mais pour mieux marquer la différence qu'il y a entre son œuvre littéraire et la *Comédie nouvelle,* qui n'a aucune prétention à une semblable dénomination. La *Comédie nouvelle* est un morceau de vie campagnarde, c'est une satire, une „charge" dirigée contre des personnes que l'auteur connaît fort bien et dont il veut ridiculiser les travers ou les faiblesses ou dévoiler les turpitudes. Il s'attache donc à relater fidèlement les événements en plaçant dans la bouche des interlocuteurs la langue du pays telle qu'ils la parlent. L'observation des hommes, de leur caractère, de leurs passions, de toute leur manière d'être s'y révèle excellente. Pas de recherche de style, une fidèle peinture des gens de villages et des petites histoires dont ceux-ci sont le théâtre. Avec cela une certaine finesse dans la manière de présenter les personnages : par quelques traits caractéristiques, par certaines tournures originales, à l'aide même d'une simple interjection, toutes ces petites gens sont croquées sur le vif, avec leurs préjugés étroits, leurs idées tenaces, leur esprit souvent malicieux, leur verve sarcastique. Goguenards à l'excès, ils excellent dans les saillies hardies, les promptes ripostes; avides ou avares, cauteleux et madrés, toujours têtus, ils s'attachent opiniâtrement à leurs idées et sont entraînés dans les pires aventures par leur néfaste manie de ne vouloir céder sur aucun point.

Il se peut que le citadin qui ne connaît le village que par les excursions dominicales qu'il y fait en belle saison, relevées d'un plantureux repas et agrémentées de savantes causeries politiques ou économiques avec les

gros bonnets de l'endroit, trouve les ruraux de notre auteur de la comédie fort différents de ceux qu'il connaît. Certes, il ne suffit pas d'une observation plus ou moins superficielle de la vie à la campagne, ni même d'une connaissance approximative des conditions actuelles d'existence des villageois, pour comprendre et goûter le tableau de mœurs que nous offre ce vieux manuscrit. Il faut avoir vécu dans les milieux ruraux, s'être familiarisé avec la langue et la mentalité des paysans de notre pays, pour bien saisir la réalité, je dirai même le réalisme, de cette tranche de vie villageoise au XVIIIme siècle. Et, puisque j'ai lâché le mot de „réalisme", je n'aurai garde d'omettre de dire qu'à la première lecture du manuscrit patois, j'ai involontairement pensé à l'une ou l'autre scène du fameux roman de Zola, *La Terre* et la silhouette de certaine fille dépravée, est venue surgir à côté de celle de la petite *Madyiton*, l'héroïne de la pièce, si précoce dans la recherche de galants ébats.

D'ailleurs on peut, à juste titre, regretter que la verve caustique de l'auteur de la *Comédie nouvelle* ne se soit pas exercée sur un sujet plus intéressant que la mise en scène des aventures croustillantes et des situations scabreuses qui remplissent les 38 pages du manuscrit.

De quoi s'agit-il en somme? Oh! simplement des amourettes d'un jeune gaillard entreprenant, Henry Choula [1] et d'une toute jeune fillette, Madyiton Colin qui, chaque soir, reçoit chez elle son galant, à l'insu de son père, Henry Colin. Celui-ci, charitablement averti par une voisine, tempête et jure qu'il mettra un frein aux déportements de sa fille et qu'il s'arrangera pour qu'elle ne puisse plus revoir son galant.

De retour à la maison, il y a explication avec Madyiton qui est dûment fessée, violente altercation avec Henry Choula, qui vient rôder autour de la maison de sa bonne amie, puis consultation avec Pieroz, le frère de Madyiton, qui conseille à son père de surveiller étroitement la maison, d'en fermer hermétiquement toutes les issues, afin que l'amoureux ne puisse s'y introduire nuitamment.

Mais il paraît qu'Henry Choula a réussi à tromper la vigilance de ces cerbères, puisque le lendemain, en se rendant à l'église, le père Colin apprend de la bouche d'un ami, qu'on a vu l'amoureux de sa fille s'échapper au petit jour de sa propre maison par la fenêtre de l'étable aux bœufs.

Furieux et au désespoir, Henry Colin s'en va trouver un sien parent, Joseph Gole, lui expose la situation et le prie d'assumer la surveillance de sa dévergondée de fille. L'autre accepte, non sans avoir fait des difficultés. A l'arrivée de Madyiton dans sa famille, Joseph Gole lui fait les plus pressantes recommandations et les menaces les plus précises. Peine perdue, le lendemain déjà, on découvre Henry Choula couché dans la même paire de draps où „repose" Madyiton. Scène violente; passage à tabac du délinquant, semonce à Madyiton qui crie „Mercy" et jure de ne plus revoir son

[1]) De son vrai nom Henry Paroz.

complice. Joseph Gole, le préposé à la garde de la vertu de la récidiviste, veut bien lui faire encore confiance, mais il avertit cependant le père Colin de ce qui vient de se passer.

Les deux ensemble sont en train de se concerter sur les dispositions à prendre pour mettre fin aux rendez-vous scandaleux des deux amoureux lorsque la fille du maire, Suzon, vient dire en confidence au père Colin que Madyiton et Henry Choula se sont enfermés dans une chambrette de la maison de Joseph Gole. La mesure est comble. La colère du père déborde. Furieux il se rend à l'endroit indiqué, mais non sans faire du bruit. Ses éclats de voix avertissent les délinquants de sa présence et Henry Choula a le temps de déguerpir par la fenêtre. Mais Madyiton, elle, n'a pu fuir. Elle va passer un terrible quart d'heure, car c'est sur son dos que le père furieux décharge sa colère. On l'entend bientôt, sous l'effet de la violence des coups reçus, pousser des cris effrayants qui ameutent tout le village. Choula n'est pas le dernier à entendre hurler sa maîtresse. Tout frémissant de rage, il s'arme d'une pince à feu et se précipite sur le père Colin. Les deux hommes sont bientôt aux prises, les voilà qui roulent par terre et s'étrillent à qui mieux mieux. Les femmes présentes poussent des cris d'effroi; les spectateurs n'arrivent qu'avec beaucoup de peine à séparer les adversaires. Henry Colin a perdu sa perruque dans la mêlée; il a reçu force coups du séducteur de sa fille, mais s'en console en pensant à tous ceux qu'il lui a donnés.

Madyiton est-elle corrigée? On n'en est pas convaincu en assistant à la dernière scène où l'une de ses amies vient, au nom de Henry Choula, la convier à un nouveau rendez-vous. Son refus, d'abord énergique, paraît être la conséquence du châtiment qu'elle vient de recevoir, mais son attitude redevient chancelante dès que son amie insiste et il semble bien, au moment où le rideau tombe, que le petit rire de Madyiton indique qu'elle va se remettre à courir le guilledou.

Voilà ce qui concerne la pièce, voyons maintenant ce qui a trait à l'auteur. L'auteur, nous l'avons dit, n'a pas signé la *Comédie*, il ne peut donc s'agir ici que de présomptions, bien que ces présomptions soient singulièrement renforcées par les faits que voici.

Il y avait une fois, au val d'Orval, au temps où la *Comédie* fut composée, un diable de petit bonhomme, pas plus haut que çà, qui s'appelait Jaquerez — Jean-Henry pour les dames —. Ce villageois, franc viveur, bon buveur, grand coureur de fille, au demeurant fort honnête homme, après avoir eu une vie très agitée de colporteur et de maître d'école dans le Jura, de laquais de jeunes seigneurs à Paris, s'en vint finir son existence aventureuse dans la peau d'un paisible et intègre notaire de Saicourt, son village natal où „il a laissé un souvenir d'homme de bien qui est encore dans ce pays et que consacrèrent ses dernières volontés".

Or ce notaire *in-extremis*, ex-disciple de Villon et de Rabelais au

temps de sa jeunesse, nous a laissé des *Mémoires* fort curieux, qui n'ont jamais été publiés — et pour cause — mais auxquels le savant historien jurassien, Xavier Kohler, a consacré une captivante étude, lue en juillet 1854 à la Société jurassienne d'Emulation et publiée en 1875 dans l'annuaire du Jura bernois.

Nous avons eu la faveur d'obtenir communication de ces mémoires[1] et c'est à la lumière de ces récits de „haulte graisse" que nous avons pu identifier la personnalité de l'auteur de la Comédie nouvelle.

D'abord, l'allure des *Mémoires* rappelle singulièrement par la nature des aventures qui y sont relatées et le sans-gêne des descriptions, la manière et le style de la Comédie patoise. Jean-Henri Jaquerez, en ses juvéniles années, est la coqueluche des dames et, quoique tout petit petit, il se couvre de gloire dans tous les tournois où son caractère entreprenant est en prise avec la vertu très chancelante de ses contemporaines. Aussi ses conquêtes ne se comptent-elles plus et la liste de ses maîtresses est interminable. Ce bon Xavier Kohler, en rapportant l'une ou l'autre des innombrables aventures galantes de notre héros, ne peut s'empêcher de noter que „les mœurs étaient bien relâchées à cette dernière époque du bon vieux temps où il était de mode que les galants allassent passer la nuit chez leurs belles[2]". Jacquerez décrit ses „nuictées d'amour" tout naturellement, comme chose reçue.

Mais venons aux faits qui nous ont permis d'identifier l'auteur de la Comédie patoise. D'abord nous avons appris, grâce au bienveillant concours de M. Frey-Blanchard, instituteur à Malleray et de M. Alfred Paroz du Fuet, que tous les noms des personnages qui interviennent dans cette pièce ont des sobriquets encore usagés actuellement au val d'Orval pour distinguer les rameaux différents d'une même famille. Ainsi on y trouve les Paroz dit *Choula*, les Paroz dit *Chepy*, les Feusier dit *Bon Amy*, les Feusier dit *Gole*; *Taton* la Gouille, *Etènelo* étaient aussi des surnoms, tantis que les *Guery* existent encore à Tavannes et les *Petitjean* à Souboz.

Ainsi, ce sont bien les bonnes gens du val d'Orval qui sont l'objet de la verve satirique de l'auteur anonyme. Mais pourquoi s'en est-il pris plus particulièrement à Henry Colin et à ses rejetons, ainsi qu'à Henry Choula. Les „Mémoires" vont répondre sans ambage à cette question et nous donner la clef de l'énigme.

Le dénommé *Henry Colin*[3] n'est pas un personnage chimérique; il a

---

[1]) Propriété de M. Sautebin, instituteur à Reconvilier.

[2]) Un couplet d'une vieille chanson de la vallée de Tavannes fait allusion à cette licence des mœurs :

Ça les baishatt' de Tchamo
Ça de djolie feuye
El migo les boueb di doa
Vni coutchie aivo no stu soa!

[3]) On n'a trouvé aucune trace de ce nom dans les recherches faites au val d'Orval, mais dans un certificat décerné le 15 février 1740 à *Jaquerez* on trouve la signature de Henri Feusier, justicier. Cette dénomination de „justicier" est également appliquée par notre auteur à Henry Colin qui peut être ainsi fort bien identifié.

bel et bien vécu et fut un contemporain de Jaquerez, dans la vie duquel il est intervenu d'une manière fort désagréable. Ce qui a bien pu suggérer au malicieux auteur de la *Comédie* l'idée de composer cette pièce pour se venger de l'escroquerie dont il avait jadis été victime de la part de cet individu.

Voici, en quelques mots, le résumé de cette aventure à laquelle Jaquerez consacre une vingtaine de pages de ses Mémoires. Un soir qu'il était chez sa „Favorite", il se laissa aller à jouer aux cartes avec un nommé Grosjean, qui avait servi dans les troupes du Piémont, et perdit un nombre incalculable de parties. Il paya les consommations qu'on avait prises, convaincu que l'enjeu ne dépassait pas les frais de boisson. Mais il ne fut pas peu étonné, lorsqu'à quelques jours de là, le maire de Reconvilier „un scélérat" l'avertit que Grosjean allait l'assigner pour dettes de jeu, s'il ne venait chez lui, s'arranger à l'amiable. Notre Jacquerez donna dans le panneau et rencontra chez Grosjean le maire de Reconvilier et le dénommé *Henry Colin*, qui s'érigèrent en arbitres du différend. Jaquerez se vit condamner par eux à payer la forte somme, plus quatre pots de vin et quelque chose „pour faire la bâfre". L'argent réclamé à Jaquerez représentant plus du double de ce qu'il possédait, il fut obligé d'en emprunter à Henri Colin, qui se réserva encore une remise du tiers. Les trois compères se partagèrent ensuite le produit de cette escroquerie exercée envers un mineur. Grosjean, pris de remords, raconta plus tard à la victime, comment il avait été amené par ses deux complices à se prêter à cette vilaine action. Voilà la raison de la présence d'*Henry Colin*, comme personnage principal de la Comédie satirique; voici maintenant pourquoi *Henry Choula* s'y trouve également avec un rôle de premier plan.

Nous allons transcrire textuellement le récit que Jacquerez nous fait en ses Mémoires des origines de sa brouille avec *Henry Choula*, cela permettra au lecteur de se faire une idée du style, de l'orthographe, de l'esprit et de la mentalité de notre auteur, en même temps qu'il se familiarisera avec des us et coutumes qui sont actuellement oubliés.

«Dans le tems de ces nouvelles amours — Jaquerez avait gagné le cœur d'une héritière qu'il désigne sous le nom de *Belle au coffre* — nous fime tous les jeunes gens de nôtre endroit une réjouissance au Carnavale, l'endroit ou nous fime la fète estait justement dans la maison de ma nouvelle maîtresse. J'enchéry sur la première dance qu'on ne donne qu'au plus offrant et je ne l'aurais pas cédé pour rien quand il m'en aurait du couter je ne sais quoy. C'est pourquoy elle me fut adjugée, bien charmée de l'avoir pour en faire une galanterie à ma jeune maîtresse....»

— Entre temps, H. Jaquerez, va faire rapidement une visite galante à sa maîtresse favorite «un de mes amis vint avec moy, ainsi nous fimes cette nuit la dix lieux de chemin»

Mais, qui va à la chasse perd sa place. —

«Pendant un voyage si extravagant un jeune homme de la Compagnie

représenta que la première dance avait été adjugée trop bon marché et qu'il en voulait donner davantage; on lui représenta qu'elle avait été criée et que personne n'y avait plus voulu mettre davantage et que lui-même y était présent et qu'ainsi on ne pouvait pas s'en dédire et que ce serait me faire un grand afront que de faire une pareille chose. Ce diable de racleur de boyaux car c'était le joueur de violon et dont jaura encor ocasion den parler par la suite, ce jeûne malicieux donc ne s'en tint pas la. Il suborna une grande partie a se mettre de son côté et dont la plus part avait quelques envie contre moy et de soliciter qu'on remit cette malheureuse dance au plus offrant de sorte qu'aforce de soliciter de crier de prier et de ce démener il obtint enfin ce qu'il demandait; il lui fut bien aiser de l'avoir car personne n'enchéry, ainsi elle lui resta. Le lendemain que nous fume arrivé on déjeuna, ensuite on fit un tour par le village pendant que le repas s'apretait, enfin on se mit à table, tout le monde était joyeux et moy particulièrement qui me réjouissait d'aller la première dance avec ma raine, personne ne m'en dit rien crainte de troubler la fête. Cependent la liqueur bachique commenssa a un peu reveiller les esprits et dalieur les estomacs bien farcis ne demandoient qu'a allér dansér afin d'aidér à la digestion. On commence à accorder les instrument ce qui nous fit sautér hor de nos place et vollér à nos blondes. Moy avec assurance je me présente pour ouvrir le bale tenent disois-je la Raine du bale, mais comme j'étais pret à partir il s'en présenta un autre qui me dit doussement M. le Marchand c'est a moy la première dance: vous voulez rire lui dis-je apparemment, non par Dieu pas me dit-il Henry Choula la acheté pour moy a condission que je menerait sa sœur. Je voulu dire que je l'avoit fait monter le plus haut et que j'en prenoit toute l'assemblée a témoing mais tout mes effort furent inutile... du depuis nous ne nous sommes jamais aimés, ce fut une poire de discorde qui ne nous a jamais permy de nous racomoder qu'en aparance ».

Ainsi le nom d'Henry Choula, comme celui d'Henri Colin est en toutes lettres dans les *Mémoires* et ces deux noms évoquent chez Jacquerez le souvenir des deux plus „vilaines crasses“ dont il ait été victime au cours de sa carrière mouvementée. Quoi d'étonnant alors, qu'à une époque où l'on chansonnait ceux contre lesquels on avait du ressentiment, Jean Henri Jaquerez, qui, à Paris, avait vu comment on mettait au théâtre la satire la plus mordante, contre ses adversaires et ses ennemis, n'ait usé de ce moyen pour tourner en ridicule ces individus à qui il avait des raisons d'en vouloir.

Mais — dira-t-on — pourquoi écrire cette pièce en patois? Parce que le patois est le langage du village que tout le monde comprend, parce que Jaquerez, ainsi que l'attestent différentes expressions patoises, semées dans ses *Mémoires*, sait le patois à fond et parce que, rentré de son premier voyage à Paris, un libelle en français l'aurait inévitablement trahi. Le soin qu'il a pris de faire copier sa Comédie par une autre main, ainsi que l'omission de sa signature prouvent surabondamment qu'il ne tenait pas à être reconnu comme auteur de la „Charge“ en question.

La pièce comique de Jaquerez n'était évidemment pas davantage destinée à affronter les „feux de la rampe“. Elle devait circuler de maison en maison, sous le sceau du plus grand secret, être lue à la veillée et com-

mentée par les initiés, qui en feraient des gorges chaudes... C'est encore de cette façon que, dans nos villages, circulent les chansons satiriques et toutes les petites compositions burlesques dans lesquelles les campagnards aiment à exercer leur verve caustique contre ceux des leurs qui prêtent le flanc à la critique.

La *Comédie nouvelle* eut-elle dans le val d'Orval le retentissement qu'en escomptait l'auteur? Il ne nous en est parvenu aucun écho; mais, dans ses mémoires, Jaquerez déclare avoir été à différentes reprises, désigné comme compositeur ou inspirateur de chansons et de libelles dans lesquels les natifs de son village et des alentours étaient dûment ridiculisés et fustigés. Il proteste, faiblement d'ailleurs, contre ces attributions de paternité [1]. Aussi, sommes-nous bien persuadé qu'il ne se réveillera pas de son paisible sommeil séculaire pour venir opposer un démenti formel à nos allégations, qui tendent à démontrer que s'il n'a pas tenu lui-même la plume qui a écrit la *Comédie patoise*, il l'a certainement inspirée et guidée.

Le patois qui nous est révélé par le manuscrit est caractérisé avant tout par sa grande sonorité. Les voyelles claironnantes *o* et *a* y abondent, tant dans le corps qu'à la fin des mots. A l'inverse de ce qui s'est passé

---

[1]) Voici quelques citations empruntées aux *Mémoires* de Jacquerez qui montrent combien il était de mode, dans le val d'Orval, de chansonner à tout propos et d'exercer sa malice aux dépens de tout le monde.

«Je n'étais si occupé de mes affaires domestiques, que je ne travaillasse aussi aux affaires du temps, car je composai une *chanson* pour faire mes *adieux à toutes mes maîtresses*, et comme il y avait aussi un vieux garçon qui avait fait sa maîtresse d'une jeune fille et qui ne l'avait pas oubliée dans son testament, ce qui faisait un grand bruit parmi le monde, on composa même quelques couplets de chanson sur cette affaire qui me paraissaient si insipides, que je fus tenté de faire moi-même une chanson. Comme *j'avais l'esprit vif et l'imagination fertile en expéditions* (sic) j'en eu bientôt composé une qui se répandit dans peu de temps chez tous les curieux. Elle aurait été assez passable si elle n'avait pas été si longue, car je crois qu'il n'y avait pas moins de 18 couplets qui n'épargnaient ni l'amand, ni la maîtresse.... Le bruit de cette riche héritière s'était répandu jusqu'aux extrémités du comté de Neuchâtel d'où il vint des amoureux et surtout un qui arriva accompagné de deux hommes chargés chacun d'une hotte pleine de présents pour la belle; ce qui fit qu'on les a mis ou plutôt fait passer pour les auteurs de la chanson. Je crois, autant que je peux m'en souvenir, que le dernier couplet était approchant de cette manière:

Qui a fait la chanson?
Sont trois fils de bon vigneron;
A Neuchâtel ils l'ont fait imprimer,
Trois dans deux hottes l'ont apportée.

«La jeune veuve fut piquée au vif de cette chanson; elle résolut de s'en venger en en faisant faire une de moi et des filles à M. le maire qu'elle croyait mes complices.

«Elle choisit pour cet effet un pêcheur, qui était mon racleur de boyaux, qui m'avait joué le tour à Carnaval, et qui, comme je l'ai dit, n'était racommodé avec moi qu'en apparence. Il fut charmé de trouver une occasion de me jouer un second tour; il fut cependant longtemps avant que d'en pouvoir *venir*

pour les patois ajoulots où la voyelle finale s'est voilée et en quelque sorte estompée par l'adjonction de la consomme *n* ou de la voyelle *i*, le patois du val d'Orval a conservé nette la sonorité des *a*, des *o* ou des *u* qui terminent les mots. A cet égard on ne peut le classer parmi les patois de plomb, où l'on a rangé un peu vite tous nos idiomes jurassiens. Tel qu'il se présente dans le manuscrit, le patois du vallon d'Orval est fort musical et agréable à entendre.

Nous sommes donc en présence d'un document linguistique de tout premier ordre, qui nous donne une image fidèle du langage usité exclusivement autrefois dans l'une de nos vallées jurassiennes, et que personne n'emploie plus à l'heure qu'il est.

Et cet idiome que nous offre le manuscrit n'est pas une reconstitution après coup, c'est bien le parler du terroir dans tout son plein épanouissement, vers la moitié du XVIIIme siècle, alors qu'il n'y avait encore aucune hésitation sur les formes et les particularités du dialecte populaire.

D'ailleurs il n'y a rien dans la forme choisie qui oblige l'auteur à châtier son style ou à choisir ses termes; tant sous le rapport du vocabu-

---

à son honneur... Elle devint en vogue, et chacun la chantait, tant on est entêté de ce qui est nouveau. Elle déchirait extrêmement les demoiselles à M. le maire et elle les ménageait si peu qu'elle attentait jusqu'à leur honneur. Il n'y avait rien qui me regardat sinon qu'elle disait que j'avais joué et que j'avais vendu ma balle; ensuite elle disait que j'étais petit, puis la couleur de mes habits. Je sais bien qu'elle disait en quelque endroit:

Il a vendu ses hardes et sa balle
Pour avoir de quoi mener la baffre.
. . . . . .
Il a joué tout le vin de Neuchâtel
Et celui de la Bonne velle.
. . . . . .
Il porte toujours un habit
Qui a couleur de blanc et gris
. . . . . .
Il a environ deux pieds de haut
Il ressemble a petit passereau

«Partout on ne voit que des mots choisis capables de le faire devenir professeur dans l'Académie des belles lettres....

«Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour en arrêter le cours (de la chanson) mais, il était trop tard, la chose était trop avancée. Cela les désolait; elle réveillait le chat qui dormait depuis quelque temps car elle disait:

C'est une chose bien plaisante
Que d'avoir des robes blanches:
Elles en sont bien curieux,
Puisqu'elles en font leurs amoureux.

«Ce ne sont pas là des mots choisis, encore moins bien arrangés: mais ils sont diablement piquants. Cela rappelait le souvenir de ce qu'on disait que des moines de l'ordre des Prémontrés leur faisaient l'amour. C'est peut-être une calomnie, cependant cela leur a beaucoup nui et assurément leur a fait perdre des partis avec lesquels elles auraient été plus heureuses qu'elles ne sont.»

laire que sous celui du style, nous sommes donc en présence d'un document offrant toutes les garanties de parfaite concordance entre la langue du texte et le parler réel des gens de ces contrées.

L'authenticité de ce manuscrit ne pouvant d'autre part être mise en cause, nous en voyons surgir la véritable physionomie du langage de nos ancêtres en même temps qu'un tableau suggestif de la vie rurale au bon vieux temps.

La publication de ce document patois, que nous faisons dans nos *Actes*, offrira aux amateurs de textes en dialecte, aux patoisans et romanisans, comme aussi aux curieux d'originaux et d'inédits, l'occasion de faire ample moisson d'observations et de remarques sur les particularités de notre vieux parler, sur la richesse de son vocabulaire et sur la diversité de ses formes. Nous nous contenterons de les rendre attentifs aux singularités suivantes:

Nos patois, ainsi qu'on s'en peut convaincre par l'étude des textes du moyen-âge, sont les survivances des idiomes nationaux de ces temps reculés. Ces idiomes se sont transmis de génération en génération sans presque subir de modification. S'ils se sont légèrement différenciés dans la prononciation, ils sont restés inaltérés dans ce qui est essentiel, le vocabulaire et la syntaxe. Nos patois ne sont donc pas des jargons provenant de l'altération du français : ce sont les formes actuelles authentiques du parler séculaire de notre pays. En cette qualité, nos patois font partie intégrante de notre patrimoine national. Ils concourent à constituer cette entité qu'est le Jura et ne sauraient disparaître sans que du même coup s'évanouisse l'un des éléments qui donnent le plus de cachet et de relief à notre race et qui lui confèrent son originalité.

Notes biographiques.

Dans sa notice sur Jean Henry Jaquerez, publiée par *l'Annuaire du Jura bernois pour l'année 1875,* Xavier Kohler indique 1715 comme année de sa naissance; il n'a pu d'ailleurs se procurer son état-civil. Grâce à un certificat délivré par le pasteur de Tavannes et Chaindon, F. L. Perregaux, et que nous transcrivons textuellement, il est possible de fixer l'année de naissance de Jacquerez et son ascendance :

„Je soussigné certifie qu'honneste Jean Henry Jaqueré auquel je remets le présent est né de légitime mariage d'Henry Jaqueré de Sacourt dans la Prévauté protestante de Moutier Grand Val Evesché de Basle et d'Eve Desvoignes du dit lieu, que le St-Baptême lui a été administré le 13 décembre de l'année 1711. Et qu'après avoir esté instruit dans la Sainte Religion dont nous faisons profession, par la grâce de Dieu il s'est toujours comporté d'une manière sage et bien réglée et ce non seulement parmi nous mais aussi autant qu'il peut nous en estre connu pendant le séjour

qu'il a fait en France, en sorte que nous ne pouvons que luy accorder le témoignage le plus favorable et le recommander très affectueusement à la protection Divine et à la bienveillance chrétienne de tous ceux auxquels il produira le présant, au quel foy doit être adjouttée comme étant conforme à la plus exacte vérité, aussi l'avons-nous scélé du cachet de nos armes à Tavanne le 15 février 1740. F. L. Perregaux, past.

Un autre point de la biographie de Jaquerez qui n'avait pu être fixé jusqu'à ce jour était la date de son départ pour Paris et la durée des séjours qu'il y fit. Or voici une pièce qui nous renseigne complètement à ce sujet. Elle indique que Jaquerez avait 24 ans lorsqu'en 1735, il fit son premier voyage en France; qu'en 1739 il revint au pays et présenta une première requête au Prince-Evêque afin d'être admis à l'examen de notaire, mais que cette requête n'ayant pas eu de succès, Jacquerez repartit pour Paris en 1740 et ne revint au pays qu'en 1745. Le premier décembre 1745 il subit avec succès l'examen de notaire et prête serment au château de Porrentruy (Matricula notariorum, page 44).

„Reverendissime, illustrissime

très gracieux souverain Prince et seigneur

Remontre en toutes humilités Jeanhenry Jaquerez de Saicourt dans la Prevotez de Moutier Grandval qu'en mille sept cent quarante ayant eu l'honneur de présenter une très humble requette à feu son Altesse Reverendissime d'heureuse mémoire pour qu'il luy plut permetre qu'il fut admy a l'examen de noteriat ce que n'ayant pu obtenir à cause des troubles dont l'Etat était agitez, le supliant ce voyant hors d'espérance d'y pouvoir etre admy prit le partit de retourner a Paris ou il avait déjà demeuré pendant cinq ans et ou il a encore resté jusqu'en juin mille sept cent et quarante cinq auquel temps il reçu une lettre de se rendre incessamment a Porrentruit suivant les ordres qu'il en avait reçu de Monseigneur Delanzée pour y être examiné ce que j'ay fait aussytot que mes petites affaires me l'on pu permettre. C'est pourquoi je viens en toutes humilités suplier votre Altesse Revérendissime et Illustrissime volloir bien m'accorder la grace d'etre admy a l'exament suivant le gratieu apointement qu'il lui a plut accorder au suppliant dans la première requête, ce qui obligera le supliant de faire continuellement des vœux au Ciel pour la santez prospérité, long et heureux gouvernement de Votre Altesse Reverendissime comme estant avec une entière soumission et respect à votre Altesse reverendissime.

Le très humble et très obeissant serviteur et fidèle sujet.

J.-H. Jaquerez.

Henry Jaquerez, après une jeunesse orageuse s'établissait en 1745 à Saicourt en qualité de respectable notaire; en 1759 il s'y mariait et n'en sortait plus jusqu'à sa mort survenue en janvier 1792 [1].

---

[1]) Les archives de l'ancien évêché contiennent 8 pièces intéressantes concernant Jaquerez et qui m'ont été obligeamment communiquées par M. Kurz, archiviste de l'Etat. J'ai donné le texte de deux d'entre elles en leur conservant leur orthographe originale.

COMÉDIE NOUVELLE[1]

Scène première.

Henry Colin avec David Petit Jean revenant de Bellelay.

Oh ma foi compare, nos ne sarin meu fâre.	Oh, ma foi, compère, nous ne saurions mieux faire.

Ils se quittent.

Assa adue sivo no demouros don dinche, le bonsia pa chie vo.	Alors, adieu, nous en restons donc là, le bonsoir par chez vous[2].

(Henry Colin seul gesticule, tousse, crache et siffle par le nez[3].)

Scène seconde.

Maudelon au mère.	
Ontia Henry...	Oncle Henry
Henry Colin.	
Haé...	Hé!...
Maudelon au mère.	
Ecouta-ci qui vo ve dire quéque chose.	Ecoutez ici, que je vous dise quelque chose.
Henry Colin.	
A qui-a-té ma feuyë...	Et qu'y a-t-il ma fille?
Maudelon au mère.	
Sate vos bin que...	Savez-vous bien que...
Henry Colin.	
Ma foi nio qui a téj...	Ma foi non, qu'est-ce qu'il y a?
Maudelon au mère.	
Y ne sa si vos l'oseros dire...	Je ne sais si j'oserais vous le dire...
Henry Colin.	
Hé ma foi aye touchu, heu...	Hé ma foi oui, à coup sûr, heu...
Maudelon au mère.	
Sates vos bin que le petit Gache va au lovre voi vôte Madyiton.	Savez-vous bien que le petit „gaucher" va à la veillée auprès de votre Madyiton?...
Henry Colin.	
Et bin le diable!	C'est bien le diable.

[1]) On a transcrit en respectant l'orthographe du manuscrit.

[2]) On a traduit le plus possible „mot à mot", sauf dans les cas où le manuscrit présentait des parties illisibles.

[3]) Dans l'original les jeux de scène sont indiqués en français.

Maudelon au mère.

Ma foi chiau, ot mon apiagie qu'a y éla causi tu les sias y yiai demanda, a ne la pe renayie...

Ma foi si, on m'a assuré qu'il y allait presque tous les soirs, je le lui ai demandé, il ne l'a pas renié...

Henry Colin.

Que dématan sa le poa, atoato, lache me fâre. Ce le diabe le davapare, y...

Que le c... aille au diable, attends, attends, laisse-moi faire, si le diable devait le prendre, je...

Maudelon au mère.

Poidé ontia y vos consia de vos abayie a voirde, devodebonsia.

Pardine, oncle, je vous conseille de vous mettre à surveiller, Dieu vous donne le bonsoir.

Henry Colin.

Bonsia ma feuye.

Bonsoir ma fille.

(il parle seul)

Se le diabe n'y au, se nos n'y sont, atot atot poa di diabe...

Si le diable n'y est, si nous n'y sommes aussi, attends c... du diable.

Scène troisième.

Henry Colin court chez soi.

Ah, séte bin le diabe o la téte fotuete caroigne, d'atodre si poa.

Ah, tu as bien le diable à la tête foutue car... de fréquenter ce c...

Madyiton.

Tïu moi...

Qui moi?..

Henry Colin.

Commo bograsse, tolaneu si ne te tapa.

Comment bougresse, credieu si je ne te rosse.

(Il prend un bâton lui en donne sur le doz et la met à la porte).

Madyiton.

Euheu, mon due mon père qui se maulayerouse, chanse la neu quassa sa vin ce tu sia qui ne lovro avos lu.

Heu heu, mon Dieu mon père que je suis malheureuse; hélas, que sera-ce s'il vient ce soir et que je ne passe la veillée avec lui.

Henry Colin.

Quance que te di carougne au demauto atotatot.

Qu'est-ce que tu dis, ch... au diable, attends, attends.

(Il prend un bâton, lui en donne une seconde dose, la prend par le bras et l'envoye coucher.)

Si le diabe te davas pâre y te taros chien de tieut, que ton poa ne t'apreuchere pu d'au qui daros voietie tote la neu.

Si le diable devait te prendre, je te tiendrai de si près que ton c... ne t'approchera plus, même que je devrais garder toute la nuit.

Scène quatrième.

Pieros.

Quâvos pare.

Qu'avez-vous père?

Henry Colin.

Ne me dire pe que si diabe de poa vin sodure Madyiton a qu'a vin to lés sias couchie avos lè.

Ne pas me dire que ce diable de co... vient séduire Madyiton et qu'il vient tous les soirs coucher avec elle.

Pieros.

A Diabe o, quanda-pâre a sa faut bayie ovoirdé poidé a ny a point d'aza a lu, a la lés étoirées oragi.

A diable oui, certes père, il faut se mettre à surveiller, il n'y a pas à se fier à lui, il a les sens enragés.

Henry Colin.

O pai mafoi mou fe, lache fâre, Diabe aballe, si ly péloz acrochie, si ne l'assonneroz, y l'aparoz a veny baussa par ci.

O, par ma foi mon fils, laisse-moi faire, Diable, si je pouvais l'y surprendre, je l'apprendrais à venir rôder par ici.

Pieros.

Quaneda vos farabin-pâre.

Certes vous ferez bien, père.

Henry Colin.

Demanto la neu, s'y ne l'y ront bras a chambes, a le grougnat atot atot aho diabe.

Que diable m'emporte, si je ne lui romps bras et jambes; ah le goret, attends, attends, aho diable...

Pieroz.

Mafoi pâre, nôte Madyiton n'au quene dobe.

Ma foi, père, notre Madyiton n'est qu'une folle.

Henry Colin.

Ah! mes bélofons, fauté que yo ayu tant de mau de ly pourcherie di bin pou si poa; n'yo tolamâ de si vie y asnetale[1] de mon bin si le pro.

Ah mes enfants, faut-il que j'aie eu tant de mal pour lui procurer du bien pour ce c... elle n'aura de sa vie un liard de mon bien si elle le prend.

Pieros.

Comme digivos pare aha quanda vos a rajon.

Comment disiez-vous père, aha, certes vous avez raison.

Henry Colin.

Pieroz...

Pierre

Pieroz.

Haé

Hé

Henry Colin.

Tâte bin qu'a nos faut fâre.

Sais-tu bien ce qu'il nous faut faire?

Pieroz.

Quaneda neyo.

Certes non

[1]) Ilisible dans l'original.

Henry Colin.

Ma foi nos velo allâ cotâ les poartes de la grange ap ce di l'eudevan.

Ma foi nous voulons aller barricader les portes de la grange et celle de devant.

Pieros.

Quaneda pâre y a bin froma cé de l'eudevant.

Certainement père, j'ai bien fermé celle de devant.

Henry Colin.

Nos velo ma foi retieula le chea contre les poartes derez atot qui yi so bousse pieros.

Nous voulons, ma foi, reculer le char contre les portes de derrière — attends que j'y sois, pousse Pierre...

Pieros.

Ma foi y bousse tant qui peu.

Ma foi je pousse tant que je peux.

Henry Colin.

Bon ma foi a yau, si le diabe le davas pare se ne l'euvre retépe.

Bon, ma foi il y est, si le diable le devait prendre il ne l'ouvrira pas.

Pieros.

Pâre...

Père...

Henry Colin.

Haé

Hé?

Pieros.

Quaneda afau bochie la fenêtre de l'étabye es beux.

Certes il faut boucher la fenêtre de l'étable aux bœufs.

Henry Colin.

Diabe abate ce no, té mafoi rageon Pieroz, atotatot.

Diable encore cela, tu as ma foi raison, Pierre, attends, attends.

Pieroz.

Quaneda nos velan dremy pare

Certes nous voulons dormir père.

Henry Colin.

Ma foi taussabin qu'o.

Ma foi tu sais bien que oui.

Pieroz.

Dévode bonsia pâre

Dieu vous donne le bonsoir père.

Henry Colin.

Bonsia mon fe. Ha mes bélofans.

Bonsoir mon fils, ah mes enfants!

Scène cinquième.

La petite Orielez.

Don bongeoi M. le Justisie

Je vous donne le bonjour M. le Justicier.

Henry Colin.

Le diabe taraza, te ne vaut mie meu que lé bograsse.

Le diable t'écrase, tu ne vaux pas mieux qu'elle, bougresse.

La petite Orielez.

Eh bon dieu questso qui vos zas; été vos grin contre met

Eh! bon Dieu, qu'est-ce que vous avez; êtes-vous fâchée contre moi?

Henry Colin.

Te sobye te par ta foi qui ne le fare peêtre, se le diabe n'y au, se vos ne me bayies prou les ocausions.

Te semble-t-il, par ta foi, que je ne devrais pas l'être? Si le diable n'y est, si vous ne m'en donnez assez les occasions.

La petite Orielet.

Hé mafet y ne cudé pai que y aye tet fait qui ne fusse de faire.

Hé, mafi, je ne croyais pas que j'aie fait telle chose qui ne fusse de faire.

Henry Colin.

Aé, saubin le diabe, y ta bota avos ma bachate, pou pare garde à lé a te seufre que si poa ale couchie avos Madyiton.

Hé, c'est bien le diable, je t'avais mis avec ma fille pour prendre garde à elle et tu souffres que ce c... aille coucher avec Madyiton.

Madyiton

(la pousse et lui dit tout bas)

Dit que nenau

Dis que non!

La petite Orielet.

Es dire Diablema qu'a y'y fusse, cu asse que dit so...

Est-ce dire, diantre, qu'il y fut, qui est-ce qui dit cela?

Henry Colin.

Sau bin le diabe si ne le sa man se le diabe vos davas pare y vos ayuëras.

C'est bien le diable si je ne le sais, mais si le diable vous devais prendre, je vous arrangerai.

Pieros.

Quaneda pâre a n'y à qua l'oviere a Bearne.

Certainement père, il n'y a qu'à l'envoyer à Berne.

(Madyiton à part)

Maufa obin sa velos Chauselaneu qua sa qu'Henry Choula ny vougne achebin, qua me la dit.

Ma foi, eh bien s'ils veulent, mon Dieu, qui sait si Henri Choula n'y ira ainsi qu'il me l'a dit.

Henry Colin.

Ma foi té rageon man sau le diabe qua nos a cotera trop.

Ma foi tu as raison, mais c'est le diable qu'il nous en coûterait trop.

Pieroz.

Quaneda o trobin.

Certes, beaucoup trop.

Le mêre.

Bonvêpre - aye-vos, bonvêpre - aye-vos.

Bonnes vêpres vous soient données...

Henry Colin.	
Deslevoro...	Dieu vous le rende.
Le mêre.	
Qué boune novale...	Quelle bonne nouvelle?
Henry Colin.	
Qué diabe o sayo, y so che grain que yoragea.	Que diable en sais-je, moi, je suis si fâché que j'enrage.
Pieroz.	
Quaneda o...	Certes, oui.
Le mêre.	
A mes belofan quance qua y a.	Oh! mes enfants qu'est-ce qu'il y a?
Henry Colin.	
Oh que diabe o sayo.	Oh! que diable en sais-je moi
Pieroz.	
Quaneda non.	Certes non.
Le mêre.	
Et vos saraté ariva queque chose que nalle pe bin.	Et vous serait-il arrivé quelque chose qui n'aille pas bien?
Henry Colin.	
Sau bin le Diabe.	C'est bien le diable.
Piéroz.	
O ma foi...	O ma foi!
Le mêre.	
Et poidé vos m'etonnas.	Eh! tiens, vous m'étonnez.
Henry Colin.	
Y le seu ma foi bin tant que vos	Je le suis, ma foi, autant que vous.
Pieros.	
Queneda o	Certes oui.
Le mêre.	
Et mon due mon pere, et marne [1]	Eh! mon Dieu, père, êtes-vous égaré?
Douvit.	
Due vos éda...	Dieu vous aide!
Le mère.	
Délevorodé Douvit	Dieu vous le rende, Douvit.
Douvit.	
Vos a té di la novalle des aimoureux de sa feuye...	Vous a-t-il dit la nouvelle des amoureux de sa fille?...
Henry Colin.	
Eh, que le Diabe chieye es amoureux.	Eh! que le diable ch... aux amoureux!

[1]) Illisible dans l'original.

Le mêre,	
Quel amoureux...	Quels amoureux?
Douvit.	
O mes belofans, ô ne le sate vos pe.	Oh! mes amis, oh! vous ne le savez pas?
Le mêre.	
Hé ma foi neyo.	Hé ma foi non.
Henry Colin.	
Diabe araza la carougne.	Le diable écrase la car...
Pieroz.	
O ma foi pâre...	Oh! ma foi père...
Douvit.	
Maufit sau dinche, oha...	Mafi c'est ainsi, aha...
Le mêre.	
Et man ne saroyo savoi ce que sau.	Et mais, ne pourrais-je savoir de quoi il s'agit?
Douvit.	
Et mafi y vos le diros bin moi.	Eh! mafi, je vous le dirais bien moi.
Henry Colin.	
Ah mes belofans	Ah, mes enfants!
Pieroz.	
Quanneda	Certes.
Le mêre.	
He man...	Hé mais...
Douvit.	
Mauleroux, se niun le sa meu que vote Maudelon.	Malheur si personne ne le sait mieux que votre Maudelon.
Pieroz.	
Quaneda non	Certes non...
Henry Colin.	
Saubin le Diabe si ne la saa	C'est bien le diable si elle ne le sait.
La Dreuye.	
Due vos eda notes geos	Dieu vous aide, nos gens.
Le mêre.	
Délevorodé, Annelet vint au coté	Dieu vous le rende, Annelet; venez donc ici.
Douvit.	
Vin t'édie a consola M. le Justisie	Viens aider à consoler M. le Justicier.
Henry Colin.	
Diabe si consola	Diable oui, consoler...
Pieroz.	
O quaneda, poidé...	O certes, pardi!

Le mêre.	
O poidé ce seyo au bou de mes sciences	Oh pardi! je suis au bout de mes sciences.
La Dreuye.	
A quavos monsieu le mêre	Ah! qu'avez-vous Monsieur le maire?
Le mêre.	
Sau bin le diabe	C'est bien le diable.
La Dreuye.	
Vos étes ebaubi de ce que nos on des amoureux.	Vous êtes étonné de ce que nous ayons des amoureux.
Pieroz.	
O quanneda té lé trova Annelet	Oh! certainement, tu l'as trouvé Annelet.
Henry Colin.	
Ce le diabe n'y au	Si le diable ne s'en mêle.
Douvit.	
O la la sau dinche, mofit sau inbé alla péa.	Oh! la la, mafi c'est ainsi, c'est un joli, allez seulement...
Le mêre.	
Et man poidé ce me diri vos bin ce que sau que ces amoureux.	Mais, pardi, dites-moi donc ce que c'est que ces amoureux.
Pieroz.	
O ma foi	Oh! ma foi.
La Dreuye.	
Diabe araze le poa, avate vouva von édiabe a va boussa.	Le diable écrase ce c... devinez donc où diable il va... pousser?..
Douvit.	
Maufit sauta fâre a lu...	Mafi c'est son affaire à lui...
Henry Colin.	
Ah le Diabe si fasse...	Ah! le diable y fasse.
Pieroz.	
O quanneda pâre...	Oh! certainement père.
Le mêre.	
Ma foi ce ne myatoyo pu ro	Ma foi je ne m'y entends plus du tout.
La Dreuye.	
Ma foi a lare vos voira pea	Ma foi, il l'aura vous verrez bien.
Henry Colin.	
Diabelama de sa vie	Jamais de sa vie.
Pieroz.	
Non quaneda pare	Non, certes, père.
Douvit.	
Mon belome vos voira vos voira	Mon bel homme, vous verrez, vous verrez.

Pieroz.

Diabo... — Diable!

Le mêre.

Saraso quequn que voira voi vote Madyiton mangraa vos... — Serait-ce quelqu'un qui viendrait voir votre Madyiton malgré vous?

Henry Colin.

Qué diabe nausse don... — Qui diable est-ce donc?

Pieroz.

O quanneda — Oh! certes.

Le mêre.

O mes belofans tiu ausse... — Oh! mes enfants, qui est-ce?

La Dreuye.

Ave mon be M. le mêre ce vos le savy. — Ah, mon beau M. le maire, si vous le saviez!

Pieroz.

O ma foi... — Oh! ma foi...

Douvit.

Maufit sat ai faire a lu. — Mafi, c'est son affaire à lui.

Henry Colin.

Saubin le Diabe, atotatot lacheme fâre chu ma foi de Due — C'est bien le diable, attendez, attendez, laissez-moi faire, sur ma foi de Dieu.

Pieroz.

Ma foi ô pâre... — Ma foi mon père...

La Dreuye.

Tozalaro qua vos sea — A quoi tout cela vous servira-t-il?

Piera.

Quanneda — Certes.

Le mêre.

Chantonne se vos ne m'émagie. — Du diable si vous ne m'étonnez.

Douvit.

La la M. le mêre y vos le dira mafi bin. — La la, M. le maire, je vous le dirai bien, mafi.

Le mêre.

O poidé te me faroz piagi — Oh! pardieu, tu me ferais plaisir.

La Dreuye.

He ma foi avos ne sea ros monbe M. le Justisie. Diablaton sarin té de se pu aumas, apdauli M. Pargo li baye tote les intrigue dy Diabe. — Hé ma foi, il ne vous sied rien, mon beau M. le Justicier; ils seraient sots de ne se plus aimer et puis, M. Pargo lui donne toutes les intrigues du diable.

Henry Colin.

Toza la ro qui los dota

Attendez donc que je la dote.

Pieroz.

O poidé non

Oh! pardi non!

Douvit.

Pione mes bales geos.

Paix mes belles gens!

La Dreuye.

Alas pea, alas pea.

Allez seulement, allez seulement!

Le mêre.

A diabe vos oragea.

Oh, le diable vous enrage!

La Dreuye.

To sa la neu monsieu le mêre qui vos le cachés pu.

Monsieur le Maire je ne vous le cacherai plus.

Pierro.

Quaneda non Annelet.

Certes non, Annelet.

Henry Colin.

Ah le Diabe si dige, auvate vou va a quaraza le poaa.

Ah! le diable lui dise — devinez donc où va caresser ce porc?

Le mêre.

Aha yotos yotos sau le boube Henry Choula que vin voi Madyiton.

Ha ha! J'entends, j'entends; c'est le garçon Henry Choula qui vient voir votre Madyiton.

Pieroz.

O quaneda.

Oh! certes.

Douvit.

Anedonte M. le mêre que M. le Justicie a in brave gindre, et maule progne sa lo sara avoi in moiyou — a laudrant ossymbye pare des renoye, lu lespares, Madyiton les écourchere...

N'est-ce pas, M. le maire, que M. le Justicier a un brave gendre; et diable le prenne s'il pouvait en avoir un meilleur. Ils iront ensemble prendre des grenouilles : lui les prendra, Madyiton les écorchera.

La Dreuye.

Prode Henry Colin.

Attrape! Henry Colin.

Henry Colin.

To sola neu, si ne seu an nom de li rontre les bras a les chambes la carougne au Diabe.

Diantre, si je ne suis capable de lui rompre bras et jambes à la car... au diable.

Douvit.

Odé o, tua las péa maulrou si ros a vos-sea.

Ah! bien oui, tuez-la seulement malheureux, s'il ne vous sert à rien...

La Dreuye.

Tozalaro le diabe ne vau pe pé que so petit poa.

Le diable ne vaut pas moins que ce petit co...

Le mêre.

Sara bin le Diabe qu'o ny seu bota oardre.

Ce serait bien le diable qu'on n'y put mettre ordre.

Pieroz.

O quaneda.

Oh, certes!

Henry Colin.

Ma foi de due y yi boteras Annelet si le Diabe les davas pare y voiétra chebin...

Ma foi de Dieu, j'y mettrai ordre, Annelet, si le diable les devait prendre — je garderai si bien..

Pieroz.

O quaneda pâre.

Oh! certes père.

Le mêre.

Et pa la sandezé os dau que nos nos y darin tu motre.

Et, par la Saint Dizier oui, dès que nous devrions tous nous y mettre.

La Dreuye.

Diabla ro qua vos sea.

Diable, il ne vous sert à rien.

Douvit.

Odé non dé non, maufi non a cra.

Oh! certes non, non, ma foi non je crois.

Pieroz.

Quanneda le Diabe le para bin.

Certes le diable le prendra bien.

Le mêre.

Ot le bon due demoure avos vos, adde sidos, dévode Consia.

Et le bon Dieu reste avec vous, adieu; Dieu vous donne le bonsoir.

Henry Coiin.

Ah mes bés lofans, bonsiarayevo M. le mêre.

Ah, mes enfants! bonsoir M. le maire.

La Dreuye.

Atote me y vela avos vo M. le mêre dévodé bonsia, bonne neu.

Attendez-moi, je veux aller avec vous M. le maire, Dieu vous donne bon soir, bonne nuit.

Pieroz.

Diabe la voire bonne.

Diable elle sera bonne.

Henry Colin.

Non ma foi mon fe y tapiage.

Non ma foi, mon fils, je t'assure.

Douvit.

Maufi vos voila dans la race des poa alas péa, dévodébonsia, ame faut ala fâre la marode.

Ma foi, vous voilà dans la race des porcs, allez, allez, Dieu vous donne le bonsoir, il me faut aller faire le souper.

Henry Colin.

Bonsiarayevos Douvit — Diabe araza le poa, au va —

Bonsoir à vous, Douvit, le Diable écrase le porc, va!

Pieroz.

Quanda pare, aly faura matre eune fourchate; quanda le voila pare.

Certes père, il lui faudra mettre une fourchette; tiens le voilà père.

Scène sixième.

Henry Choula.

Bonvépre ayevo.

Bons vêpres vous soient données!

Henry Colin.

Le Diabe que te progne, poa di Diabe.

Le diable te prenne, c... au diable!

Pieroz.

O quaneda pâre.

Oh, certes père.

Henry Choula.

Que mille di maule avos parain.

Quels mille diables avez-vous parrain?

Henry Colin.

Sau bin le diab ce te ne le sais bin fotu laron que té, a tapartin bin de veni sodure ma bâchate comme te fais.

C'est bien le diable si tu ne le sais, foutu larron que tu es; il t'appartient bien de venir séduire ma fille comme tu le fais.

Pieroz.

O poidé o.

Oh, pardi oui!

Henry Choula.

Maufit Maufit sarte vos nas vo faute.

Mafi, mafi, en serait-il ainsi, vous n'avez pas besoin de...

Henry Colin.

De ne mearde o ton nâs poa ne veute pe veny me deroba mon afant tosalama di ta vie te mo rechapos[1] fotu coquin.

D'une m... à ton nez, coch... n'essaye pas de me venir dérober mon enfant; jamais de ta vie, tu m'entends, f... coquin.

Piéroz.

Non quaneda pare.

Non, certainement père.

Henry Choula.

Mauldaro qui vos dota, ototevosbin, alas vos pea fare a fotre.

Certes je l'aurai, entendez-vous bien et allez seulement vous faire f...

Henry Colin.

Commo vantre chin poa di diabe ato bogre que té, y te le motreras comme te te fos de moi.

Comment ventre chien de p... du diable, bougre que tu es, je te le ferai bien voir, si tu crois te f... de moi.

---

[1]) Rechapos et rechapis, injure dont le sens nous est inconnu.

Piéros.

Quaneda pâre vos a râgeon.

Certes, père, vous avez raison.

Henri Choula.

Maulda pu qua mochande vos que de ran, a y laras bon gras maugras vote dot.

D'autant plus qu'il me chaut de vous comme de rien, et je l'aurai bon gré mal gré votre dot.

Pieroz.

Diabe ato péa te la tinge...

Diable, attends seulement, tu la tiens déjà!

Henry Colin.

Et sara bin le diabe que te vouye être mâtre atot bogre que tés.

Ce serait bien le diable que tu veuilles être maître, attends bougre que tu es.

(Il prend un bâton et lui court après.)

Henry Choula.

Mauldaneu si ne me fos de vos, aprechie tola neu vos o rechapis[1] a pie echu, y vos a bayeras tant jeuque le maule vos paré oh cra qui me moqua mauldaneu bin de vos.

Morbleu si je me f... de vous; approchez donc, sacrebleu, vous entendez canaille, je vous en ficherez jusqu'à ce que le diable vous prenne; oh, je crois que, nom de bleu, je me moque bien de vous.

Pieroz.

Ma foi pâre a n'y ape d'aza o si poa lachie lo nos le voiterans ochie-nos adauly nos le fareran.

Ma foi père il n'y a pas à se frotter à ce p... laissez-le; nous le guetterons chez nous, et alors nous l'étrillerons.

Henry Colin.

Ah, le diabe si fara a quaraza le poa. Chanere la maa de sa vie qua la posseda y la tueros putot.

A le diable y serait qu'elle caresse ce c... jamais de sa vie il ne la possédera, je la tuerai plutôt.

Pieroz.

Ma foi mon pâre, aho, Diabe.

Ma foi, mon père, eh oui, diable.

Henry Colin.

Hé, mes bélofans mounas mon afan maugras moi, ochie ces poas, la race di Diabe...

Hé, mes bons enfants! conduire mon enfant, malgré moi, chez ces c... la race du diable.

Pieroz.

O ma foi.

Oh ma foi!

Henry Choula.

Nos sons mauldaneu pu braves que

Nous sommes n. de D. plus braves

[1]) Rechapos et rechapis, injure dont le sens nous est inconnu.

vos, vos ne dary au moins ro dire, o vos cougnas bin ala péa.

que vous; vous ne devriez au moins rien dire, on vous connaît bien, allez donc!

Scène septième.

Taton.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Que veute.

Que veux-tu?

Taton.

Ecoute ci, pardia sau todebon.

Ecoute ici pardi, c'est pour de bon.

Madyiton.

Maufa nefa qui n'ozeroz.

Ma foi non, que je n'oserais...

Taton.

Vin pea peute dobe, maufa ca n'au ros de mau.

Viens seulement, vilaine folle, ce n'est rien de mal.

(Elle s'en va, Taton lui donne une lettre.)

Tin, voite ci ne lattre qu'Henry Choula t'ovie.

Tiens, voici une lettre qu'Henry Choula t'envoie.

(Madyiton prend la lettre et lit)

Ma chère Maîtresse,

J'ai beau regarder toutes les filles du monde
Je n'en vois point de plus à mon gré que vous
Il n'y a que vous seule que je puisse aimer
Soyez-moi toujours fidèle comme je vous
Suis fidèle, n'écoutez personne, pas même
Votre père; n'écoutez que votre amour et moi
Qui suis votre très obéissant serviteur.

De ma boutique, ce 16 may 1739. Henry Paroz.

Madyiton.

Hi hi, tiude te qua dije la voirta, maufa y ne tyudape...

Hi hi, crois-tu qu'il dise la vérité ma foi, je ne le crois point.

Taton.

O chiau pardie y t'apiagea.

O si, pardi! je t'assure.

Scène huitième.

Bon ami.

Due vos de bonjoue M. le Justicie.

Dieu vous donne bonjour, M. le Justicier.

Henry Colin.

Bonjourayevos.

Le bonjour ayez-vous.

Bon ami.

Veni vos au motio.

Venez-vous à l'Eglise?

Henry Colin.

Mafoi aye, atote me, nos odrant osimbye.

Ma foi oui, attendez-moi, nous irons ensemble.

Bon ami.

Maufet, M. le Justicie saut a fâre a vôte Madyiton pou avoi des amoureux.

Mafi, monsieur le justicier, elle s'y entend votre Madyiton pour avoir des amoureux.

Pieroz.

Diabô.

Diable oui.

Henry Colin.

Quel amoureux.

Quel amoureux?

Bon ami.

Maufet le petit Henry Choula.

Ma foi, le petit Henry Choula.

Henry Colin.

Et le diabe y sara bin.

Et le diable y serait bien!

Bon ami.

Maufet y las vu cetu matin se fourra pa la fenètre de l'étabye es buefs, mâme qu'a y au causi demouera.

Ma foi, je l'ai vu ce matin se faufiler par la fenêtre de l'écurie aux bœufs, même qu'il y est presque resté pris...

Pieroz.

Vantre dé sa yeu pea pouyu demoura quaneda nos larin farâs.

Ventre dieu, s'il y était seulement resté, certes nous l'aurions „ferré".

Henry Colin.

Que le diabe abate le poa, a le coquin, le laron, a la bougresse, tant qui li avos défodu de ne li pu geausa, a que nos avin chebin fromas tot les euches, que le mille di Diabe araza le bausse mearde, a fau mafoi de Due qu'y l'atrapos ce le Diabe le davas pare.

Que le diable écrase le porc, ah le coquin, le larron, ah la bougresse, tant que je lui avais défendu de ne lui parler, et que nous avions si bien fermé les issues; que les mille diables écrasent le pousse-m... Il faut ma foi de D... que je l'attrape, si le diable devait le prendre!

Pieroz.

O quaneda pâre.

Oh! certes père.

Bon ami.

Maufet vos ne sary, a l'au pu fin que vos mon belomme, cra que vos y êtes, les Choula son des hommes ala péa, aha...

Ma foi vous ne pourrez, il est plus fin que vous, mon cher, je crois que vous y êtes, les Choula sont des hommes, allez seulement, aha!

Pieroz.

Ma foi nos a sont achebin.

Ma foi! nous en sommes également.

Bon amy.

O mafet... man.

Oh! ma foi... mais.

Henry Colin.

Man qua, vos tiudie qui ne le mayeraipe, che faras mafoi, dau, pa la Sandéqua mo dara côtâs cent livres, y les arrangeras, ce le diabe les davas pare.

Mais quoi, vous croyez que je ne le materai pas, je le ferai ma foi, dut-il, par la Saint-Dizier, nous en coûter cent livres, je les arrangerai, si le diable les pouvait prendre.

Pieroz.

O ma foi o dau poidé...

Oh! ma foi oui, dès que parbleu, il...

Bon amy.

Dau qua, mafet vos ne sary mes ofans, contas pea que diabe lamas d'autre las que lu.

Dès que, ma foi, vous ne pourriez mes chers enfants, contez seulement qui diable l'aime d'autre que lui.

Pieroz.

Ecouta voi, ma foi a sonne osymbye van vitemo.

Ecoutez donc, ma foi il sonne ensemble allons vite.

Scène neuvième.

Henry Colin.

Sai te bin qui m'a musa Pieroz.

Sais-tu bien ce que j'ai pensé Pierre?

Pieroz.

Mafoi neyo pare.

Ma foi non père.

Henry Colin.

Mafoi de due a nos la faut bota ochie Josaphe Gole, a les voirderé bin, ce le diabe les davas pare...

Ma foi de Dieu, il nous la faut mettre chez Joseph Gole, il les gardera bien, si le diable les devait prendre.

Pieroz.

O poidé, o quaneda lo voila que vin atote lo...

Oh! pardi, oh! certes! le voilà qui vient attendez-le.

Josaphe Gôle.

Du vos baya le bonjou, tus.

Dieu vous donne le bonjour, à tous.

Henry Colin.

Bonjovrayevos, mafoi vos voici bin apoin.

Bonjour ayez-vous, ma foi vous voici bien à point.

Pieroz.

O quaneda...

Oh! certes.

Josaphe Gole.

Ha que yara te pou vote sarvice.

Ah! qu'y aura-t-il pour votre service?

Henry Colin.

Ma foi y vos le diras bin Josaphe, taussa bin que vos sate ancou meu que moi qui ne saroz voirda ma bâchate de su petit poa, y osse mafoi de due tote magie, adauli y vos veloe dire ce vos ne la voury pe pare ochie vos cet euvea, diablagnum ya tet que la voiridé meu que vos.

Ma foi, je vous le dirai bien Joseph; tu sais bien que vous savez mieux que moi, que je ne peux garder ma fille de ce petit c... j'en suis, ma foi de Dieu, tout étonné, alors je voulais vous dire, si vous ne la voudriez prendre cet hiver, il n'y a personne qui me la garde mieux que vous.

Pieroz.

O quaneda non.

Oh! certes non.

Josaphe Gole.

Mafoi saut eune chose bin difficile d'otrepare a encore pu de voirda, par ce que su boube a tote les etoaries et les malices qu'un homme peut avoi, man to ço qui pourra fâre y vos promau de le fare, sa piatadue.

Ma foi c'est une chose bien difficile à entreprendre et encore plus à garder, parce que ce garçon a toutes les roueries et les malices qu'un homme peut avoir; tout ce que je pourrai faire, je vous promets de le faire, s'il plaît à Dieu.

Henry Colin.

Et bin ma foi de due nos velos eprevas y vos l'ovieray cetu sia couchie o parchant de l'école.

Eh bien, ma foi de Dieu, nous allons essayer; je vous l'enverrai ce soir, coucher, en partant de l'école.

Joseph Gole.

Et bin vos nas que l'oviere, y fara tot so qui pourra, y vos apiagea, due vos de bonsia.

Eh bien, vous n'avez qu'à l'envoyer; je ferai tout ce que je pourrai, je vous assure. Dieu vous donne bonsoir.

Henry Colin.

Bonsarayevos, nos demoueros don dinche.

Bonsoir, nous en restons donc là.

Josaphe Gole.

Maufet o, ce vos vela.

Ma foi oui, si vous voulez.

Madyiton.

Dévodé bonvêpre.

Dieu vous donne bonne vêprée.

Joseph Gole.

Bonvêpre ato madyiton, adauly comme l'atote Madyiton, ma foi y te le di de bin a de pache, ce te veut que nos sin amy, n'atodre pu su poa et a qua muse te de t'amusa avos si boube, a n'y a na mafoi peape un

Bonne vêprée à toi, Madyiton, alors comment l'entends-tu, Madyiton? ma foi je te le dis bien à la bonne, si tu veux que nous soyons amis, ne fréquente plus ce p... et à quoi songes-tu de

au velage qui ne presse devant lu, te da savoi la naution que sau, ne bachate quo ta que peu o n'avoi de bonne famille a d'honnête geoz, auyue qu'a n'y a pe d'honneur d'atodre ce l'ecourche renouye.

t'amuser avec ce garçon? Il n'y en a ma foi pas un au village qui ne passe avant lui, tu dois savoir la nation que c'est; une fille comme toi, qui peut en avoir de bonne famille et d'honnête gens, au lieu qu'il n'y a pas d'honneur de fréquenter cet écorche-grenouille.

Madyiton.

Hi, hi, quaneda.

Hi, hi, certes.

Josaph Gole.

Ma foi a n'y ap de quaneda, y t'apiagia que si l'acrocha ci, qui le tourcheneras d'eune façon qu'a so svare tot de sa vie; a ta y te riemeras sau ne grosse vargoigne qu'in afan vouye être matre de son pare... so sare in bel honneur a ta tian o te diron poarche d'ene rive true de l'atre.

Ma foi, il n'y a pas de certes, je t'assure que si je l'attrape ici, je le giflerai d'une façon qu'il s'en souvienne toute sa vie, et toi je te fouetterai — c'est une grande honte qu'un enfant veuille être maître de son père — Ce serait un bel honneur pour toi quand on te dirait coche par ci, truie par là.

Madyiton.

Devodebonsia.

Dieu vous donne bonsoir.

Josaphe Gole.

Bonsia, muse impo o so qui ta dit.

Bonsoir, réfléchis un peu à ce que je t'ai dit.

Madyiton.

Hi, hi, aye. Cagie vos pea.

Hi hi, oui, taisez-vous seulement.

Scène dizième.

David Gole.

Pare, pare o qui a tet, quaneda le petit Henry Choula au couchie avos Madyiton Colin.

Père, père, ô qu'y a-t-il? le petit Henry Choula est couché avec Madyiton Colin.

Joseph Gole.

Atot atot ne dire ro, il le velas ayuere.

Attends, attends, ne dis rien, je vais l'arranger.

(Il monte là-haut, il le trouve dans le lit avec Madyiton, il le prend par les cheveux et le tire hors du lit et dit)

Quausse que te tiue ci o ce té oures fotu coquin que té, y taparas à veni la neu dans ma mageon.

Qu'est-ce que tu cherches ici à de telles heures, f... coquin que tu es, je t'apprendrai à venir la nuit dans ma maison.

(Il le tient toujours par les cheveux et lui donne des coups de pied et de poing lui disant)

Tin fotu poa di diabe, voici pou ta pare a veni baussa cy, ata petite trüe, t'aroz mafoi marita qui t'assonnesse, ne darote pe fondre de vargougne, lache pie veny ton pare

Tient f... c... du diable, voici pour t'apprendre à venir b... ici; attends petite truie, tu aurais mérité ma foi que je t'assomme, ne devrais-tu pas fondre de honte, laisse seulement venir ton père.

Madyiton.

Ah, ontia Josaph y vos crie marci Chanselamas qui ly lachos pu veni.

Ah, oncle Joseph, je vous crie merci, Dieu me garde que je ne l'y laisserai plus venir.

Josaph Gole.

Mafoi y tapiagea que la premiere fois qu'a t'arivera, qui te roviera a ton pare.

Ma foi je t'assure que la première fois que cela t'arriverait je te renverrais à ton père.

Henry Colin.

Dévoséda, délevorode ontia, adauly poi le nom de due comme gouvarna vos Madyiton.

Dieu nous aide, Dieu vous le rende oncle, et, alors, par le nom de Dieu, comment gouvernez-vous Madyiton?

Josaph Gole.

Maufit y ne vos ve ro cachie, ayau ayu, man y las bin echevoignie, api liag boyie ne père de bales tourches, adauly y la champa feu pa le bras.

Mafi, je ne vous veux rien cacher; il y a été; mais je l'ai bien étrillé, et puis je lui ai donné une paire de belles gifles, ensuite je l'ai jeté dehors par le bras.

Henry Colin.

Mafoi de due vos à bin fâs, vou au Madyiton.

Ma foi de Dieu, vous avez bien fait; où est Madyiton?

Josaph Gole.

Y au o l'école, mau foi y las bin gremouna, y ly a di qui vos le diro, y m'a bin promi qui ne l'atodra pu.

Elle est à l'école; ma foi je l'ai bien grondée, je lui ai dit que je vous le dirais, elle m'a bien promis qu'elle ne le fréquentera plus.

Henry Colin.

Ha la petite bograsse et saty bin la tête au diable, mes bélofans.

Ah! la petite bougresse; et a-t-elle bien la tête du diable, mes amis.

Pieroz.

Au poidé o pâre, quaneda.

Au pardi! oui père, certainement.

Marion au mêre.

Ontia Henry Colin, mafoi voici Jeanpiere Chepi que dit que vote Ma-

Oncle Henry Colin, ma foi, voici Jeanpierre Chepi, qui dit que votre

dyiton a le petit cache sont oframas dans la chambrate de l'atale o Josaph Gole.

Madyiton et le petit Gauche sont enfermés dans la chambrette de l'étable à Joseph Gole.

Henry Colin.

Et bin le mil di diabe, que le diabe araza le poa a la caroigne, atot, atot.

Eh bien, les mille diables, que le diable écrase le c..., ah la char... attends, attends...

(Il prend un bâton et s'en va chez Gôle tout en furie)

Dévoséda, vou au Madyiton, o mon dit que yétas oframas dans vote chambrate avos ci tonnare de poa.

Dieu vous aide, ou est Madyiton, on m'a dit, qu'elle était enfermée dans votre chambrette avec ce tonnerre de c...

(Henry Choula l'entend, saute par la fenêtre et s'enfuit)

Henry Colin entre :

Vou éte fotu poa di diabe, que le diab te chéye chu.

Ou es-tu f... porc du diable, que le diable te tombe dessus.

(Il ne le trouve pas, il prend Madyiton et la traîne dehors et lui en donne jusqu'à ce qu'il l'ai toute noircie de coups, disant)

Lovreréte ancou avos lu bograsse au diabe.

Feras-tu encore l'amour avec lui, bougresse quc tu es?

(Madyiton ne répond pas un seul mot, ce qui fit redoubler les coups qu'on l'entendit crier par tout le village, ce qui fit que l'amoureux voulant venger sa maîtresse y accourt et s'arme de la fourchette du fourneau et commence à faire tapage.)

Henry Choula.

Vou aute su veye maule, mauldaneu qua mo n'échapa, y le tueras vou a me tuere.

Ou est ce vieux démon, sacrebleu? il ne m'échappera pas, je le tuerai ou il me tuera

(Mais par bonheur qu'il était allé chez M. le maire, ce que l'amoureux ayant appris l'y fut trouvé)

Henry Colin.

Ah vantre due, poa di diabe atot atot

Ah, ventre-dieu, c... au diable attends, attends.

(Il lui donne un coup de poing, l'autre lui saute dessus, ce fut à qui s'en donnerait le plus)

Sison au mère.

Jeanpière, Guery, pâre, couete vitemô mautolaneu, ce cetu fotu petit poa ne veu tua mon ontia Henry.

Jeanpierre, Guery, père, courez vite, mon Dieu! si ce f... petit c... ne veut tuer mon oncle Henry.

Jean piere.

A que diabe faite vos, ete fos Henry Choula ne saite pe que sau ton parrain.

Eh, que diable faites-vous; es-tu fou Henry Choula; ne sais-tu pas que c'est ton parrain?

Guery.

Raute Henry Choula, vou quaneda nos to bayeran jeuque la foudre te pâre.

Arrête Henry Choula, ou, certainement, nous t'en baillerons jusqu'à ce que le diable t'emporte.

Le mêre.

Ao que demautot sa le poa tuete me si diabe.

Ah! que damné soit le c..., tuez-moi ce démon!

Sizon le prend par les cheveux tire toute sa force.

Et le diabe araza le poa, boube assona me si diabe.

Le diable écrase ce p..., garçons assommez-moi ce diable!

Etenelo.

Et le diabe arlame et mes bélofans.

Eh, le diable, hélas mes enfants

(Jean pierre et Guery les démêlent l'un d'avec l'autre et mettent l'amoureux dehors)

Henry Colin.

Ce le diabe ny au si ne la ayuë.

Le diable y soit si je ne l'ai arrangé.

Guery.

Dit, qua vos ayuë.

Dites que lui vous a arrangé.

Henry Colin.

Ma foi ce vos m'eussi lachie fâre.

Ma foi si vous m'eussiez laissé faire.

Jean piere.

Ma foi avos ayuera mon bél homme.

Ma foi il vous en flanquerait mon bel homme.

Madyiton

O quaneda Chanselaneu.

Oh certes, sur mon âme!

Le mêre.

Et ceté bin la hardiasse di Diabe.

Tu as bien la hardiesse du diable.

Etènelo.

He demauto la neu, ma foi y l'y bayos anedon Marion.

Hé non de bleu, ma foi je lui en donnais, n'est-ce pas Marion?

Marion.

Ma foi ontia a vos a bayas béco pu que vos ne ly o bayis.

Ma foi oncle, il vous en flanquait beaucoup plus que vous ne lui en donniez.

Henry Colin.

Ah, diablamas de la vie.

Ah! jamais de la vie!

Sizon.

Odé non ontia qugie vos péa.

O pardi! non oncle, taisez-vous seulement.

Henry Colin.

Oha! Qué diabe au deveny ma parique.

Oha! que diable est devenue ma perruque?

Marion.

Quaneda la voici ontia.

Comment donc, la voici!

Henry Colin.

Avou étote ma feuye.

Où était-elle ma fille?

Marion.

Y la retyeuya omé le poiye.

Je l'ai ramassée emmi la chambre.

Henry Colin.

Alau poidé vera ilavos revas parchie qui ne la gâtesse.

Il est pardi vrai, je l'avais enlevée pour que je ne la gâtasse.

Guery.

Quaneda vos vos trompas sau qua vos a bayie in co de poing que la fa a voula la parique omé le poiye.

Certes vous vous trompez; c'est qu'il vous a donné un coup de poing qui l'a fait voler au milieu de la chambre, la perruque.

Henry Colin.

Diabe te genya logasque té.

Diable t'ensorçelle, blague que tu es!

Marion.

Nenau quaneda.

Non, certes.

Henry Colin.

A me faut ma foi m'onallay a l'autot dévodébonsia, bonne neu, ma foi se laye ayue.

Il me faut, ma foi, m'en aller à la maison; Dieu vous donne bonsoir, bonne nuit, ma foi si je l'ai arrangé.

Le mêre.

Bonsiarayevos Henry.

Bonsoir à vous Henry.

Guery.

Quaneda prote garde a vos pa les chemins.

Certes, prenez garde à vous par les chemins.

Henry Colin.

Diablaros qui le dota, lache lo veny.

Diable oui que je lui en donne, laisse-le venir.

Scène onzième.

Tiatreinne Chepy.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Haé

Hé quoi?

Tiatreinne Chepy.

Eté a lotau.

Es-tu à la maison?

Madyiton Colin.

Aye, pourqua.

Oui, pourquoi?

Tiatreinne Chepy.

Vinte o chie Monsieur Pargo.

Viens-tu chez Monsieur Pargo?

Madyton.

Cafare.

Quoi faire?

Tiatreinne Chepy.

Et poidé te la sai bin racourdas pou pare la sinne.

Et pardi, tu le sais bien, raccorder pour prendre la sienne...

Madyiton Colin.

Aqué androyos fare, maufa nioz.

Quoi donc irai-je y faire? ma foi non.

Tiatreinne Chepy.

He pardie té des peutes ydées, et pourquoi n'y veute pu veny.

Hé pardi, tu as de vilaines idées pourquoi n'y veux-tu plus venir?

Madyiton Colin.

Chance la neu heu maufa y n'oseroz, maule ce te savos.

Hélas mon Dieu, heu! ma foi je n'oserais; diable si tu savais.

Tiatreinne Chepy.

A qué foutre y ratet, dit peute dobe, te poidé adé queque chose.

Ah! quel foutre y a-t-il de nouveau? dis, vilaine folle, tu as pourtant toujours quelque chose.

Madyiton Colin.

Chancelaro qua te sea poidé y ny veupalas qui nozeros, hi, hi, hi.

Hélas il ne sert à rien d'insister, pardi je n'y veux point aller, je n'oserais, hi, hi, hi...

Tiatreinne Chepy.

Et mau pardi oui mil di maule éte dit.

Eh mais, pardi! que diable t'a-t-il dit?

Madyiton Colin.

Hi, hi, hi, ce te ne velope rotiusa, maufi y te le diros bin.

Hi, hi, hi, si tu ne voulais pas „raccuser“ je te le dirais bien.

Tratreinne Chepi.

Et nioz pardie dit péa.

Et non pardi, dis seulement.

Madyiton Colin.

Hi, hi, maufa y ne te l'oseroz dire chancelaneu.

Hi, hi, ma foi je n'oserais te le dire.

Tiatreinne Chepy.

O pardie chiau dit péa, mau chause la mot que yi dige, y tapiagea et cete bin les idie di maule.

Oh pardine si, dis seulement; mais Dieu me garde que je le lui dise, je t'assure; mais tu as bien les idées du malin!

Remarque.

Le lecteur de la *Comédie Nouvelle*, qui n'est pas au courant des recherches dont sont actuellement l'objet nos patois jurassiens de la part des linguistes, se sera demandé, sans doute, si cette petite pièce burlesque était bien digne de figurer aux *Actes* de l'Emulation. Pour répondre d'une manière satisfaisante à une observation de ce genre, il faudrait consacrer une étude détaillée au manuscrit de Jaquerez; mais cette étude ne peut trouver place ici.

Nous nous contenterons donc de noter quelques particularités intéressantes de l'idiome que nous a révélé la pièce de 1740. Voici d'abord les formes de salut usagées entre les naturels de la petite vallée de la Trame :

dou bongeoi	littéralement	doux bonjour.
bonjourayevos	„	ayez le bonjour ou bonjour ayez-vous.
bonsiarayevos	„	ayez le bonsoir ou bonsoir ayez-vous.
bons vépre ayevos	„	ayez bonne vêprée ou bon vêpre ayez-vous.
Due vos baya le bonjou	„	Dieu vous donne le bonjour.
Dévodébonsia	„	Dieu vous donne bon soir.
le bon sia po chie vos	„	le bon soir par chez vous.
bonne neu	„	bonne nuit.
Délevorode	„	Dieu vous le rende.
Delevoro (abréviation)	„	id.
Due vos eda	„	Dieu vous aide.
a due si vo	„	à Dieu soyez-vous.

Les formes de salut sont nombreuses. Mais les expressions injurieuses, les imprécations, les jurons sont innombrables ; en voici quelques exemplaires :

ce le diabe le dava pare	littéralement	si le diable le devait prendre
le diabe que te progne	„	le diable te prenne.
le diabe te cheye chu	„	le diable te tombe dessus.
diabe te genya	„	le diable t'ensorcelle.
diabe abatte	„	diable emporte.
que le mille di diabe araza...	„	que les mille diables écrasent...
poa di diabe	„	coch... du diable.
vantre chin poa di diabe	„	ventre chien coch... du diable.
le diabe chieye es amoureux	„	le diable em... baume les amoureux.
vantre de	„	ventre-dieu.
fotuete-caroigne	„	foutue-carogne.
bograsse au diabe	„	bougresse au diable.
Demauto [1]	„	le démon.

[1]) Demauto, le démon, employé comme juron, avec ses nombreuses variantes, se retrouve encore en Ajoie avec la forme *dematan* et l'abréviation *mâtan*. Ainsi dans la fameuse *Chanson des Petignat*, le refrain : que le mâtan n'tuait les Pe-pe-pe.

Le mâtan est ici le diable et non le „mauvais temps“ comme l'ont écrit des patoisans fantaisistes.

demauto la neu	littéralement	Diable la nuit.
mauto la neu (abréviation)	„	„
to la neu (abréviation)	„	„
le maule, véye maule	„	le malin, vieux démon.
mauldaro, mauldapu, mauldoneu (variantes)		„
que demauto sa le poa	„	au diable le coch...
carougne au demauto	„	car... au diable.

Signalons encore quelques interjections et expressions originales dont on ne trouve plus facilement les correspondantes dans nos patois contemporains, ainsi :

chancela neu	signifie	probablement	hélas, diantre.
chance la moi	„	„	Dieu me garde.
quaneda ou quanda	„	„	comment donc, certes, certainement.
chantome se vos ne m'émayie	„	„	sacrebleu, si vous ne m'étonnez.
chi de tieut	„	„	d'aussi près, de tout près.
a n'a point d'aza a lu	„	„	il n'y a pas à se fier à lui.
a la les étoires oragi	„	„	il a les sens enragés.
te ne vau mie meu que	„	„	tu ne vaux pas mieux que.
a va boussa	„	„	il va courtiser.
ce l'écourche renoye	„	„	cet écorcheur de grenouilles.
y l'as bin échevoignie	„	„	je l'ai bien étrillé.
bin a de pache	„	„	bien à la bonne.
nos l'arin farrâs	„	„	nous l'aurions ferré.
y vos apiagea	„	„	je vous certifie.
poarche d'ene rive et true de l'âtre	„	„	coche d'un côté et truie de l'autre.
logas que té	„	„	blague que tu es.

Ces quelques exemples, pris parmi tant d'expressions originales que renferme la pièce, montrent le parti qu'on pourra tirer de l'étude systématique du vieux document retrouvé. Nous espérons donc que sa publication n'aura pas été tout à fait inutile.

L. L.